

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Pascale Brissette

Francis Langevin

Number 120, Winter 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37178ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Langevin, F. (2005). Pascale Brissette. *Lettres québécoises*, (120), 44–44.

Pascale Brissette, *La malédiction littéraire. Du poète crotté au génie malheureux*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Socius », 2005, 410 p., 34,95 \$.

Poète crotté ou génie malheureux

L'étude de Pascale Brissette propose une réflexion historique et sociologique des formes et fonctions du malheur auctoral dans les processus de légitimation culturelle en France entre 1770 et 1840.

Le noyau de cette malédiction ? « [M]alheureux (persécuté, mélancolique, démuné, etc.) donc légitime (sensible, sincère, génial, original, etc.) » (p. 31-32). Dès la deuxième moitié du XVIII^e siècle, rappelle Brissette, en raison notamment de l'autonomisation accélérée du champ littéraire, de l'augmentation du nombre de lecteurs et de la hiérarchisation des publics, cette stratégie de légitimation peut devenir « rhétoriquement rentable » (p. 18). Aussi verra-t-on tout autant les grands poètes que les *minores* qui vivent dans leur ombre profiter d'un schème aussi puissant, les grands *jouant* (de) le malheur (Rousseau, Hugo, de Lespinasse, etc.) et les petits allant jusqu'à *vivre* ce malheur (Mercœur, Escousse et Lebras, Lacenaire, et combien d'autres Werther).

La première partie de l'ouvrage de Brissette est consacrée au repérage des racines du mythe de la malédiction littéraire, aux topiques qui, avant 1770, nourrissent de leurs exemples un mythe en devenir : la mélancolie, la pauvreté et la persécution. À chacune de ces plaies correspond un bénéfice de littérarité marginal accru.

La mélancolie, de l'Antiquité à la Renaissance, est dépeinte par les discours religieux et médical comme une pathologie ou une corruption, alors qu'elle certifie pour d'autres, dont les philosophes et lettrés, la sensibilité et le génie du poète ; ces derniers « en font une manière de "muse organique", c'est-à-dire une source corporelle d'invention poétique et de supériorité intellectuelle » (p. 74).

Du gueux qui quémande l'aumône contre un poème, et fait « d'un vers deux coups » (p. 82), au pauvre volontaire refusant les honneurs et les rentes, la pauvreté auctoral semble aller d'une extrémité à l'autre de l'échelle de légitimité culturelle. Pourtant, et c'est le cas Rousseau qui l'exemplifie le mieux, la pauvreté procurera à l'homme de lettres une auréole d'authenticité : elle est synonyme de désintéressement, d'indépendance – une indépendance rendue possible par les mutations que subissent le champ littéraire et ses modes de légitimation vers la deuxième moitié du XVIII^e siècle.

Persécution, mérite et grandeur semblent de tout temps avoir été associés. Voyons-y l'histoire de tous les prophètes, le Christ en tête. En conjonction avec le génie (nécessairement incompris, donc exclu) et la pauvreté (cause ou conséquence de l'exclusion), cette dernière topique vient coiffer le malheur du poète d'une axiologie forte, dont la seconde partie de l'ouvrage entend montrer les résonances.

On trouvera ces résonances des *topoi* du malheur auctoral dans la recherche active de « capital malheur ». D'abord chez Rousseau qui, dans ses *Confessions*, donne aux errements de Jean-Jacques (le fameux ruban volé ou encore l'abandon de ses enfants) la forme de prémices à l'exclusion et à l'opprobre auxquels son génie l'a fait aboutir. L'apologie de soi ne se fait pas sans quelque stratégie de légitimation culturelle : aussi Rousseau s'assure-t-il de fournir à la postérité une image de Jean-Jacques que ses détracteurs ne sauraient vilipender. Autre malheureuse autoproclamée : Julie de Lespinasse, qui mène un véritable « tournoi d'infortunes » (p. 227) dans ses relations avec le comte de Guibert : une rhétorique qui fait d'elle une martyre de l'amour, « une mondaine en rupture avec les gens du monde » (p. 217).

Il ne manquera pas que la « rentabilité argumentative » du malheur (p. 189) n'aille contaminer d'autres discours que le littéraire. Ainsi en ira-t-il des discours révolutionnaire et contre-révolutionnaire. Par une « nationalisation du culte » à Rousseau (p. 247), la malédiction littéraire (ou autre) tiendra lieu de pivot pour marquer le changement de régime : on visera à venger le « Juste Calomnié » ; les victimes de la Révolution pourront bénéficier eux aussi d'une part du capital malheur pour dénoncer ce qu'il advient de la France, ou tout simplement, comme Chateaubriand, profiteront du *momentum* pour s'approprier un peu de légitimité en faisant du malheur non pas un empêchement aux réalisations, mais bien un moteur social et poétique. Outre ces stratégies de légitimation réelles, la fiction s'empare aussi de l'idée que le malheur est un mérite qui remplace les titres. Brissette, avec l'alcrité qui caractérise son étude, donne à voir la valeur de l'argument malheur dans *l'émigré* de Sénac de Meilhan :

[P]our l'essentiel, il s'agit de voir comment un jeune émigré poursuivi par la malchance parviendra à gagner le cœur d'un vieil aristocrate étranger [...], à obtenir de lui qu'il lui donne une terre et des revenus, et qu'il l'appuie dans la conquête de la jeune Comtesse sa nièce, une fois celle-ci débarrassée de son insignifiant mari. (p. 272)

Les exemples que choisit Brissette pour illustrer la portée des *topoi* de la malédiction littéraire, on le voit, sont de deux natures : d'abord dans l'invention et le positionnement de soi de l'homme de lettres ; ensuite dans les archétypes actantiels que la fiction ou la poésie charrient. Qu'il s'agisse, mesure extrême, d'un Pierre François Lacenaire, poète criminel qui défraie la chronique vers 1830 et qui choisit d'atteindre le « Golgotha littéraire » (le bon mot revient à Brissette) en annonçant son suicide par la guillotine, ou qu'il s'agisse, coquetterie sans douleur, d'un Victor Hugo qui multiplie les représentations de soi en exilé que le malheur oblige au labeur poétique (Brissette décrit habilement les photographies où Hugo prend la pose du solitaire sur le rocher des Proscrits), les stratégies abondent qui remettent en circulation les schèmes de ce que l'on peut appeler un mythe bien nourri.

Au croisement de la sociocritique, de l'histoire littéraire et de la mythocritique, l'ouvrage de Brissette souligne avec force érudition (on pourrait imaginer une deuxième lecture des notes de bas de page tant elles foisonnent de renseignements) que les discours littéraires, imaginaires, sociaux ou politiques s'abreuvent tout autant de *postures* que de *paroles*. « D'ailleurs, demande Brissette en polémiste, pourrait-on continuer d'intéresser les jeunes lecteurs aux poésies de Nelligan ou de Saint-Denys Garneau sans leur parler, en même temps, et le plus souvent *avant*, de leur folie [...] ? Sans ses mythes, que resterait-il de la littérature ? » (p. 363)

